

Souvenir d'enfance Radom (Pologne)

Suzanne Lamy

Volume 13, Number 1 (37), Fall 1987

Suzanne Lamy

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200679ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200679ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lamy, S. (1987). Souvenir d'enfance : radom (Pologne). *Voix et Images*, 13(1), 9–17. <https://doi.org/10.7202/200679ar>

Souvenir d'enfance

Radom (Pologne)

par Suzanne Lamy †

Ces deux mots, la première fois que je les ai lus, conjoints, jumelés, ils sont entrés en moi, s'y sont encastrés, nichés comme aurait fait un couple de tourterelles sous l'avent d'un toit. D'un mouvement contraire, ils m'ont aussi jetée hors de moi, transportée loin de la salle de classe où nous nous trouvions. J'étais ici et très loin. Ailleurs. Tournée vers ce pays qui avait pour nom Pologne.

C'était mon premier jour de classe au lycée. Fini le cours primaire. L'étape de la petite école venait d'être franchie. J'étais engagée dans les années qui mènent au bac. J'entre dans ce que l'on appelle encore «les humanités». Bien sûr, on prononce le mot avec un sourire amusé pour bien souligner ce qu'il a de vieillot. Mais il n'est pas tout à fait hors d'usage. Nous sommes au premier cours de l'année – de latin, matière noble qui m'impressionne. Je me trouve au même pupitre qu'une élève plus grande que moi, plus sûre d'elle aussi, je le sens tout de suite. En elle, on devine presque la femme qu'elle deviendra.

Le prof nous dit:

– Prenez une feuille, inscrivez votre nom en majuscules, votre prénom usuel.

À la ligne suivante, les date et lieu de naissance.

C'est là que je reste accrochée. Les nom et prénom de ma voisine, je les connais déjà, je les ai entendus dans la cour quand la surveillante générale a fait l'appel. La date de naissance m'a appris que ma voisine est de six mois ma cadette. Des noms étranges, il y en a plusieurs dans la classe: ils disent clairement que la souche n'est pas française.

Radom, le lieu de naissance d'Anna, me laisse pensive. Il m'est inconnu. Est-ce le mystère même dont il est chargé qui me séduit, me ravit à moi-même? Je désire aussitôt en savoir plus: désigne-t-il une petite, une moyenne ou une

grande localité de ce pays lointain n  sous une mauvaise étoile? On en a beaucoup entendu parler dernièrement à cause du fameux couloir de Dantzig. Ce qui n'a pas manqué de raviver la suite de démembrements, de sujétions, de résistance dont est tissée l'Histoire de la Pologne.

Sur Radom, le noir total.

 tre n e à Radom, c'est pourtant autre chose que d'être native d'ici, des bords de la Garonne. D'ailleurs, on les reconnaît tout de suite, les filles du Midi, plutôt courtes, grassouillettes, leurs yeux noirs brillant dans le visage coloré, la chevelure brune abondante. Mais Radom aiguise autrement l'appétit. Pour être assise à côté de moi, il a fallu qu'Anne ait quitté les confins de la «grande» Russie. Déjà le rapport en impose. On ne dit pas «la petite France», mais c'est sous-entendu dans la relation à cette immense plaine qui s'étend jusqu'à l'Oural et qui continue bien au-delà en des steppes sans fin. Tant de faits, tant d'êtres hors du commun nous sont venus de là: la Grande Catherine, Ivan le Terrible, Raspoutine, et avec eux, les moujiks, les icônes, les Datchas... Tous ces noms qui nous propulsent vers un univers si lointain qu'il en devient magique. Anna a peut-être travers  Vienne, la capitale si riche d'apparat, de palais, d'histoires d'amour pathétiques.   moins qu'elle n'ait passé par l'Allemagne que j'imagine monotone, ordonnée, toute  toil e des autoroutes construites à l'instigation d'Hitler et dont les Français ne parlent qu'avec admiration.

Moi, je n'ai jamais mis les pieds hors de la région. Tout ce que je connais, ce sont les c teaux du Gers. Leurs mosaïques de près et de champs ondulant en vagues sous le vent, se renouvelant à chaque tournant de la route qui découvre ces manoirs qu'on appelle pompeusement «châteaux» à cause de leurs tourelles aux quatre coins de la bâtisse. Entourés d'ormes ou de chênes, on les dirait droit sortis de Contes de Perrault pour quelle Belle au bois dormant, mais le plus souvent, ils ne sont habités que de familles d sargent es, des fins de race, comme on dit ici.   l'époque, je vois mal ces c teaux tellement ils sont mon habitat naturel. Je manque de références et toute comparaison m'est impossible. De loin, rien que de loin, je connais les Pyrénées si bleues, si étincelantes par temps clair, se découpant de l'océan à la mer. Elles se dressent majestueuses en leur centre pour s'amenuiser aux deux extrémités dans une symétrie à peine entamée, avec juste ce qu'il faut d'imprévu pour enlever à l'ensemble ce qu'il aurait de trop rigide. Les jours de grand soleil, on voit même briller les vitres de l'Observatoire du Pic du Midi. Par des jeux de lumière, elles deviennent des miroirs scintillants, animant cette chêne immuable, voil e la plupart du temps par les nuages ou le brouillard: elles nous rappellent que là aussi est la vie, que dans ce qui appar t d'ici comme une

muraille opaque des familles vivent et qu'une autre façon d'être au monde existe tout près.

Ma curiosité l'emporte:

– Tu es née en Pologne, tu es venue ici il y a longtemps?

– Oui. Je ne me souviens de rien. Ma mère est retournée en Pologne pour moi, pour accoucher dans sa famille. Elle est repartie pour la France avec mon père quand j'avais neuf mois. Mon frère avait quatre ans.

J'étais un peu déçue: elle ne savait rien, n'avait rien vu. Je continuais tout de même à poser des questions:

– Radom, c'est grand?

– Non, une petite ville, je crois. Mes parents ne parlent pas de là-bas. Entre eux peut-être, en polonais. Mon frère et moi, on ne le comprend pas.

Sa voix grave me frappe. Elle n'a pas le timbre chantant des méridionaux. Son registre se situe à une hauteur différente, dans le grave. Décidément, elle tranche sur les filles que j'ai connues jusque-là: ses yeux bridés en amande, sa bouche charnue – à l'époque, je ne sais pas que ce sont des lèvres particulièrement sensuelles – tout m'attire dans cette nouvelle venue. Le hasard a bien fait les choses, les places ont été attribuées pour l'année.

C'est ainsi que nous faisons connaissance, que débute cette amitié qui nous mènera sept ans durant jusqu'au bac, qui se renforcera encore par le fait que nous habitons près l'une de l'autre, que les vacances ne nous sépareront pas. Au contraire. Côte à côte, nous vivrons cette période de latence que Freud situe à un âge légèrement plus avancé et qu'il abrège. Cette adolescence, nous la prolongerons par la semi-claustration qu'exigent les études classiques qui nous conduiront jusqu'aux choix décisifs de la « vraie vie ».

La guerre est tout de même là et si, à Toulouse, on n'en ressent pas encore toute l'horreur, les choses ne tardent pas à noircir du jour où la France entière est occupée. Les tanks allemands sillonnent la ville dans un tapage sinistre en ce jour élu à dessein: le 11 novembre 1942. Les rues se vident à mesure que les croix gammées sont hissées sur tous les édifices importants de la ville.

Pour nous aussi, les choses changent. Les parents d'Anna ont peur, une peur tenace qui ne les lâche pas, les rend livides, tremblants du jour où l'on interdit au père d'exercer sa profession de pharmacien. On l'oblige à céder la place à une aryenne pur-sang.

— On nous croit Juifs, me dit Anna. Ce n'est pas vrai, mes parents me l'ont affirmé. Nous sommes Polonais, mais comment le prouver? Il n'y a plus de contacts avec la Pologne depuis longtemps. Nous ne savons rien des familles de mon père et de ma mère!!

Le soir même, je rapporte ces propos à mes parents qui me disent:

— Ils sont Juifs, mais ils ne peuvent l'avouer. C'est devenu dangereux. Les parents essaient de persuader les enfants qu'ils ne le sont pas. N'en parle pas. Fais semblant de le croire, toi aussi!!

Entre Anna et moi, il n'en est plus question. Mais je m'étonne quand je vois que les parents d'Anna l'inscrivent au cours de catéchisme pour la préparation à la Communion solennelle. Moi, la petite fille de parents incroyants qui ne s'ajustent qu'imparfaitement au dogme du temps, pendant la période du catéchisme, je vais à l'étude. Le jour de la Communion solennelle arrive. Bien sûr, je suis un peu envieuse, un brin tristotte, à cause de la célébration dont font l'objet ces princesses d'un jour. Pour moi, ce sera un dimanche comme les autres.

Et pourtant non. Le soir, je vois arriver une Anna inconnue, fermée, muette. Que s'est-il passé? La journée s'annonçait belle. Après la messe, dans la chapelle du lycée, elle est partie avec ses parents comme les autres communiantes, prête pour le dîner de fête et les cadeaux de circonstance. Je vois bien qu'Anna n'a pas sa mine habituelle, sereine, un peu hautaine même. Elle ne me voit pas. Vite au dortoir, que je glisse dans sa case quand la surveillante nous croira endormies. Qu'elle me dise ce qui lui a fait ce masque derrière lequel elle a comme disparu.

Que le temps me semble long, que la récréation traîne ce soir... Enfin nous voilà au dortoir où nous avons une demi-heure pour nous préparer pour la nuit: vite se déshabiller, faire la toilette en pièces détachées et prendre l'air de dormir sous les couvertures quand la surveillante fait sa dernière ronde. Enfin les lumières s'éteignent et quelques minutes après, je me faufile près d'Anna, droite et raide dans son lit. Je prends sa main et chuchote à son oreille:

— Qu'as-tu? Que t'est-il arrivé?

Elle ne répond pas, fixe sans voir, serre ma main convulsivement. Les minutes passent, s'éternisent. Je reste agenouillée sur la descente de lit, ma tête près de sa main. J'attends. Le temps me dure. C'est cela l'affection, cette nécessité qui fait demeurer près de l'être que nous aimons, dans le silence, sans besoin autre que celui d'être là, dans l'évidence de ne pas être tout à fait inutile. Et puis, quand je ne l'attends plus, Anna murmure de sa voix étouffée:

– Tu ne le diras à personne, jure.

– Je jure.

– Voilà. Nous venions de nous asseoir autour de la table vers une heure. Au milieu, il y avait la pièce montée et tout en haut la petite communiant en plâtre. On s'extasiait: une vraie pièce montée en pleine guerre! Quelle chance! Il avait fallu toute la roublardise de mon père pour réussir ce prodige. On n'en revenait pas. J'avais eu mes cadeaux; le plus joli, cette chaîne avec cette croix que je porte au cou, là, tu vois...

On allait commencer à manger. Tout à coup, ça a sonné à la porte. Très fort. On a été surpris. On n'attendait personne. Madame Deloumeau est allée ouvrir. On n'a rien entendu. Le bruit de la porte, c'est tout. Ils sont entrés. Ils étaient très grands, immenses, en uniforme et casquette sur la tête. Ils ont claqué des talons, fait le salut hitlérien. L'un d'eux a dit:

– Pour vérification, vos cartes d'alimentation.

J'ai regardé mon père: il était vert. Ma mère avait l'air égaré. Mon père a tendu nos cartes d'alimentation. Ses mains tremblaient. Madame Deloumeau a montré les cartes de sa famille. Ils les ont repoussées. Mais sur les nôtres, un des deux Allemands a écrit en travers de chacune, en lettres d'imprimerie majuscules rouge vif: JUIF. Ils ont refait le salut hitlérien, ont claqué des talons. Ils sont sortis aussitôt. Ça n'a duré que quelques minutes. Comme un mauvais rêve. Ma mère a eu une crise de nerfs, elle ne parlait que polonais. On l'a amenée dans une chambre et je crois qu'on lui a fait une piqûre. Mon frère et moi, le père Deloumeau, nous sommes restés à table. Mon père tournait autour. Personne n'avait plus faim. Pourquoi ont-ils fait cela puisque nous ne sommes pas juifs, mon père me l'a bien affirmé. Mes parents ne peuvent pas le prouver, tu comprends? Tu ne diras rien à personne. Promis?

– Non, compte sur moi.

Je ne comprends que trop bien, et le mensonge des parents, et sa crédulité. Elle, si lucide d'habitude, était imperméable au doute. Qu'avait-elle fait de sa maturité qui nous attirait vers elle dans les jours sombres? Elle nous réchauffait alors, grave, nonchalante. Je mesurais le tragique de la situation. Des Juifs disparaissaient, se cachaient chez des paysans, s'enterraient dans des villages perdus en jouant maladroitement aux ouvriers agricoles. On en rencontrait en se promenant dans la campagne et les malheureux faisaient piètre figure, au retour des champs, rouges de fatigue, trahis par leur allure de citoyens, par leurs mains blanches qui n'avaient connu le soleil que depuis peu.

Que feraient les parents d'Anna? Se cacheraient-ils comme d'autres Juifs en laissant leur fille au lycée? Je restai une partie de la nuit près d'elle et quand j'entendis sa respiration devenir régulière, je regagnai mon lit.

Je ne pouvais pas dormir. Elle était juive, j'en étais sûre. Non, mes parents ne m'avaient pas menti. Les Allemands non plus ne s'étaient pas trompés.

La vie avait repris son cours. Anna était seulement plus réservée, souvent perdue dans quelque rêverie. Je l'aimais encore davantage, la sachant doublement vulnérable, dans sa race et dans sa confiance en ses parents. Eux s'étaient terrés dans deux pièces de la maison. Le père continuait à travailler pour la pharmacie, en préparant les ordonnances dans l'arrière-boutique d'où il ne sortait pratiquement jamais. La mère paraissait un peu brouillée. Je me demande aujourd'hui si les drogues qu'elle avait à portée de la main ne l'ont pas aidée à supporter ces années de demi-réclusion.

Quand j'allais chez eux – et j'y allais très souvent, presque tous les jours pendant les vacances – je trouvais Anna en train d'éplucher des légumes ou surveillant quelques casseroles. Parfois j'entendais ses parents se parler en polonais. La soupe ou le pot-au-feu mis à mijoter sur feu très bas, nous nous échappions vers la petite rivière et dans l'herbe nous nous faisions des confidences sans fin. Il ne se passait pourtant pas grand-chose dans nos vies. Mais les questions ne manquaient pas: que serait l'avenir? La guerre, finirait-elle bientôt? Comment tout cela s'achèverait-il? Que ferions-nous plus tard? La médecine attirait Anna, mais son père avait décidé que ce serait le frère qui serait médecin, qu'Anna prendrait la relève à la pharmacie. Moi, je ne savais pas. Je demeurais indécise, ne me situais pas. Je dévorais les romans de la bibliothèque de la mère d'Anna. Je rêvais sur tout et sur rien, sur un lézard gris se chauffant au soleil et filant entre les pierres, sur l'odeur entêtante du jasmin ou du seringa...

De ces conversations d'alors, que reste-t-il? Impossible de répondre. Nous n'arrêtons pas de parler, de nous poser des questions graves, comme plus tard nous n'oserons plus le faire. Elles nous feraient peur. Alors, on les éluderait. La guerre continuait. À chaque rasle, à chaque arrestation, à chaque attaque des maquis environnants, les parents d'Anna se faisaient encore plus sombres, disparaissaient dans la chambre du fond. Il m'est souvent arrivé d'avoir peur en me rendant chez eux sur ma bicyclette, surtout quand les Allemands avaient séjourné dans le coin. Moi-même j'étais restée à la maison, par consigne militaire ou par celle de ma mère qui n'aimait pas beaucoup me savoir sur les routes cet été-là. Je me disais:

— Je peux trouver la maison vide, on les aura amenés tous les quatre pendant la nuit. Il ne restera que la petite chienne, Zita, sur son coussin dans la cuisine. La porte d'entrée sera restée ouverte, battante ou bien tous les volets seront fermés.

Pas cette fois. Ce matin, la porte est entrebaillée, comme d'habitude, pour que Zita sorte à sa convenance.

La journée sera belle et une fois de plus nous irons vers la rivière en mettant en commun nos rêves, nos incertitudes, nos interrogations. Nous nous baignerons dans la rivière toute verte.

La Délivrance enfin. avec un grand D. Par l'armée de Koenig. Les Allemands se sont repliés vers le nord. Libres! Nous sommes libres! Anna et sa famille sauvés, épargnés! Comment dire pareil bonheur?

Les jours qui ont suivi immédiatement, il y a eu les règlements de compte, les têtes rasées, les arrestations de personnes que j'avais rencontrées quotidiennement ou presque en faisant la queue pour le pain et qui, un matin, se sont retrouvées au fond d'une voiture. Elles s'y font insulter, cracher à la figure par des femmes laides, hilares, défigurées par la hargne. La voiture démarre pour une destination inconnue et quelques jours après, on apprend qu'un tel a été fusillé au bord d'un fossé, qu'un autre a été pendu à quelques kilomètres, en place publique, devant une foule déchaînée.

Anna ne risque plus rien. Sourire aux lèvres, son père a fait réécrire son nom sur la porte de sa boutique. L'ordre revient peu à peu.

Mais un après-midi, je trouve Anna au bord des larmes. Elle m'entraîne aussitôt hors de chez elle. Déconcertée, je la suis, ne comprenant rien à son état; elle, si peu portée aux sautes d'humeur, aux caprices, m'intrigue. Sitôt assises sur le talus où nous avons l'habitude de faire halte, elle ne retient plus ses larmes. De gros sanglots la suffoquent. Elle hoquète et finit par me dire ce que j'ai toujours su:

– Ce n'est pas le polonais que mes parents parlent, mais le yiddish!

Quelle déception chez Anna qui, de toute évidence, vient de couper avec une part de son enfance, celle de la confiance aveugle.

Elle n'en a jamais reparlé.

Comme le père l'a décidé, elle est devenue pharmacienne, et le frère médecin.

Comme bien des femmes juives, avec les années, elle a beaucoup épaissi. Son assurance s'est accrue, elle est maintenant une femme obèse, tranquille et souriante, pas du tout incommodée par son poids excessif et qui, la cheville encore fine et le pied chaussé d'escarpins, lui donne l'allure d'un sapin. Non, son excès de poids, elle le porte allègrement, si l'on peut dire. De la beauté de ses vingt ans, il ne reste à peu près rien. Seule sa voix toujours grave permet de renouer avec l'adolescente, la belle fille qu'elle a été.

Été 1986 – Au cinéma Outremont, sur la rue Bernard, à Montréal, on présente le film de Jacques Lanzmann, Shoah.

Je vais voir le film seule, presque en pèlerinage. L'histoire des Juifs m'est trop intime, trop mêlée à mes douze, à mes quinze ans pour que toute présence ne soit pas sentie comme importune.

Moi, l'incroyante, c'est à une sorte de célébration que je vais, à un travail de la mémoire. C'est à une visite à moi-même que je me rends, à des retrouvailles qui ne se partagent pas. J'ai voulu voir, entendre, ressentir. De deuil, il n'y a pas.

Cela a été plus dur que ce que j'avais prévu. Jamais on n'avait éprouvé comme ici la minutie d'un tel système, qu'en si peu de temps des voyageurs de trains entiers soient anéantis avec une telle précision, une si grande régularité, sans laisser la moindre trace. Jamais, pas de cette façon-là, on ne s'était rendu compte qu'une machine aussi infernale ait pu exister. Pourtant on savait. Mais

non. Mieux que n'importe quel document écrit, Shoah m'a dit que le tumulte du temps n'a rien étouffé, que l'espace entre hier et aujourd'hui est si étroit qu'il apparaît comme nul, que la pellicule continuera de témoigner quand les survivants auront tour à tour disparu. Que certains détails, l'émotion mal contenue, creuseront encore leur frayage en nous alors que la parole s'est montrée impuissante à le faire. Encore et encore, ce regard, cette main nous feront voir ce que l'imagination n'a pas été capable de concevoir.

À un moment, le chef de train a déplié la feuille de route, l'itinéraire.

Là, en lettres noires, sur la feuille jaunie, je lis: RADOM...

Le nom sur lequel j'ai tant rêvé, tant fabulé. Ici, ce n'est plus qu'un nom parmi d'autres. Je n'ai vu que lui.

Il est là, sur l'écran. Radom et son ghetto dont il n'est resté aucun survivant... Non, ce n'était pas la petite agglomération que nous avions imaginée, Anna et moi, mais une ville de plus de cent cinquante mille habitants.

Là, je t'ai retrouvée, comme une part de moi-même, sans plus de distance. Anna de ma jeunesse, je t'ai à nouveau sentie toute proche. À coup sûr, tu aurais été broyée avec les autres, comme les autres si tu n'avais quitté le ghetto à neuf mois. Celui qui conduisait les trains, par une erreur de langage qui en disait beaucoup, il a dit qu'il «poussait» les trains, tant la sensation de mener ces voyageurs qu'il transportait vers la mort le hantait, depuis ces jours où la vodka coulait à flots pour que sa besogne s'accomplisse, inexorablement.

Radom. Random presque. Par quel hasard tu as échappé à cette démence, par quel jeu du destin, tu es venue près de moi, éclairer, enrichir ma vie, me rendre les années de jeunesse plus amères et plus douces. À l'Anna de mes quinze ans, qui m'a appris la tendresse et aussi qu'il n'est aucune certitude, j'ai envie de dire – comme Frédéric Moreau à l'ami d'autrefois – en se souvenant de ces heures qui, sur-le-champ, paraissaient creuses: c'est peut-être là ce que nous avons eu de meilleur.

Il n'en a tenu qu'à un fil, que par toi, Anna de Radom (Pologne), ma douce, mon attentive, j'apprenne que la force et la faiblesse ne sont pas antithétiques, qu'elles coexistent en nous, indissociables. Je te dois d'avoir connu la peur, la vraie, celle qui prend au ventre, et qui, pour toujours, m'a jetée du côté de ceux et de celles sur qui les murs des prisons se referment.